

La crise dans la crise

La médiation de l'art contemporain, de Sylvie Lacerte. Le Sabord, 221 p.

Suzanne Joubert

Number 217, November–December 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/10297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joubert, S. (2007). La crise dans la crise / *La médiation de l'art contemporain*, de Sylvie Lacerte. Le Sabord, 221 p. *Spirale*, (217), 6–7.

La crise dans la crise

LA MÉDIATION DE L'ART CONTEMPORAIN de Sylvie Lacerte

Le Sabord, 221 p.

par SUZANNE JOUBERT

La crise de l'art contemporain est une déjà vieille histoire qui n'a jamais été résolue. Elle s'est simplement enkystée. Rien n'a profondément changé malgré des efforts disséminés et parfois réussis pour rejoindre une part du « grand public ». Celui-ci s'est résigné à ne pas comprendre grand-chose à l'art contemporain, pour lequel il ressent de l'indifférence, et sans doute croit-il qu'il ne s'en porte pas plus mal. Le milieu officiel de l'art a laissé passer sans broncher l'orage médiatique des années 1990. Cela l'a servi. Il fait de même depuis, lors de la parution occasionnelle d'un livre, d'un article dérangeant, ou de l'éruption localisée d'une protestation d'ailleurs vite éteinte. C'est « *business as usual* ».

Voilà, à traits simplifiés, le cadre du problème auquel s'est attelée Sylvie Lacerte, soit une médiation pour l'art contemporain mal aimé. Une entreprise qui, venant après plusieurs autres, pourrait paraître désespérée, n'était le traitement exhaustif qui lui est appliqué cette fois. Des auteurs, souvent européens, comme Anne Cauquelin, Yves Michaud ou Rainer Rochlitz, abondamment cités ici, ou Rose Marie Arbour autrefois professeure à l'UQAM, ont traité du problème de l'art contemporain de manières diverses, plus percutante ou pamphlétaire chez les premiers, mais en tout cas moins « espérante », si je puis dire.

Dans le cas présent, nous sommes devant une thèse de doctorat qui fait mentir la réputation de lourdeur ou d'obscurité qu'on a pu accoler à ce

genre de textes. Celui-ci se laisse lire avec plaisir, ne jargonne jamais et ne craint pas d'appeler un chat un chat, tout en sachant éviter un ton accusateur. Sylvie Lacerte compte sans doute, pour faire accepter son point de vue, sur le fait, devenu évident avec les années, de l'abandon de l'art contemporain par la plus grande part du public, comme sur une souterraine évolution des idées. En effet, pour que l'Association des musées canadiens convoque cet automne un vaste Sommet des arts visuels et ouvre l'invitation à tous, ajoutant que rien ne sera exclu de la discussion, dans une perspective d'échange, il faut qu'il se passe des choses !

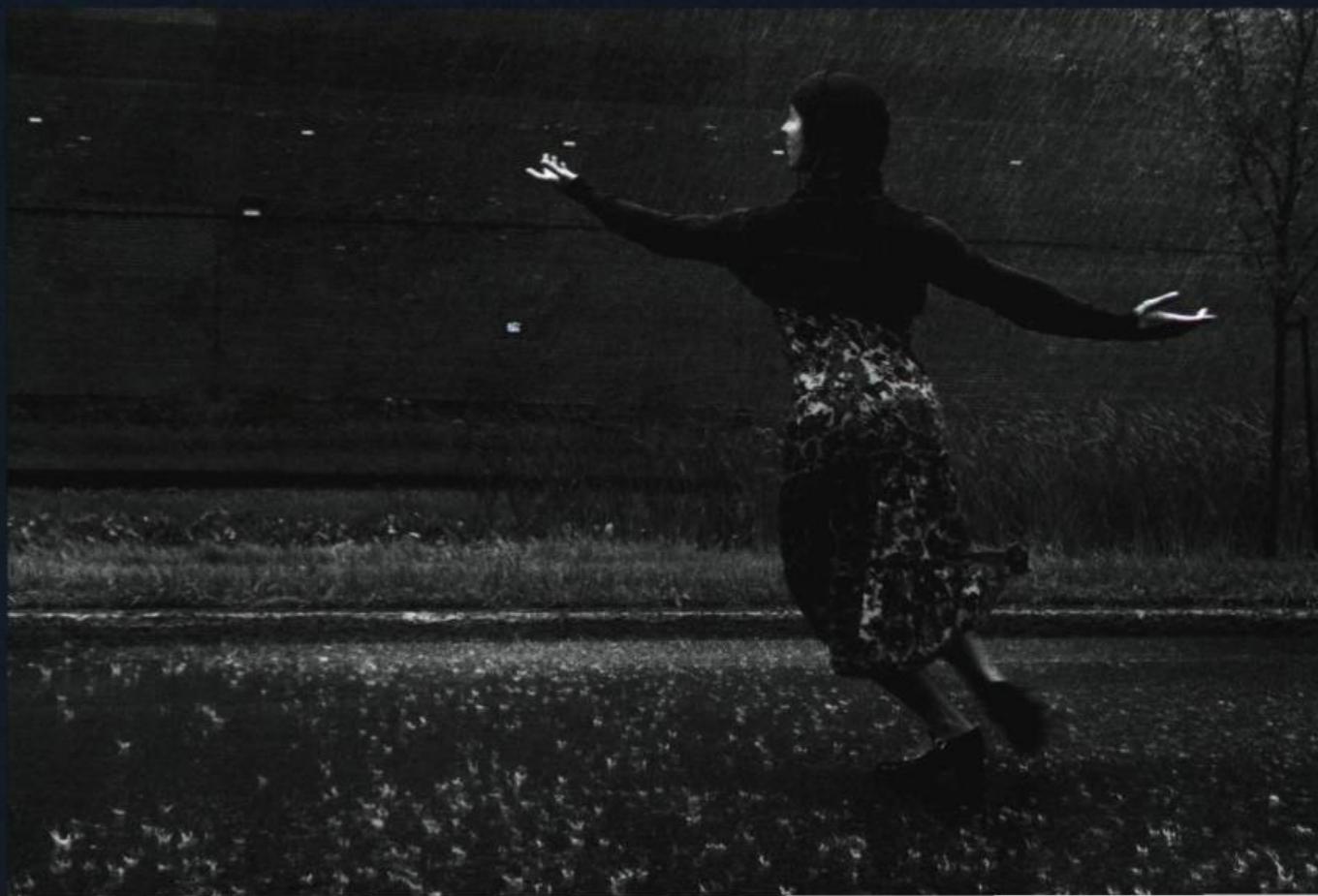
L'auteure, quant à elle, fait preuve d'une désarmante sincérité dans son désir d'apporter des éléments de

solutions aux difficultés qu'elle décrit. Elle cède volontiers la parole à ses sources pour dénoncer des points litigieux tout en évitant de s'en prendre directement à l'art lui-même. De toute façon, avoir pour objectif la communication entre l'art contemporain et le public, c'est déjà se placer du côté des alliés.

Le désarroi critériologique

Lacerte envisage sans doute, dans la même perspective, le « *désarroi critériologique* » décrit par Yves Michaud dès les années 1980 et dont elle reconnaît qu'il perdure toujours. Cela malgré le flot d'un discours explicatif qui semble avoir eu l'effet paradoxal d'égarer le lecteur plutôt que de le

Les Saisons Sullivan
Printemps - Andrée-Maude Côté
Photo : Marion Landry
© Françoise Sullivan avec l'aimable autorisation de la Galerie de l'UQAM



convaincre. On a en effet pu reprocher au discours sur l'art son hermétisme, voire son usurpation de la place des œuvres. J'ajoute que le désarroi des critères a été envisagé par certains auteurs, dont Michaud justement, comme le symptôme d'une autre face du problème de l'art actuel dont il n'est pas certain qu'une médiation même efficace puisse à elle seule venir à bout. Ce serait alors un problème interne qui se résoudrait plus probablement dans l'évolution de l'art que dans sa présentation, ou alors grâce à un effet boomerang inattendu de cette dernière.

J'attire également l'attention au passage sur un facteur supplémentaire de l'échec de la médiation, peu abordé par Sylvie Lacerte, parce qu'il ne dépend pas des institutions artistiques, et c'est « l'invisibilité » (Jocelyn Fiset, *Le Devoir*, 1^{er} septembre 2006, section *Idees*) des arts visuels dans les grands médias écrits ou électroniques et surtout l'absence à peu près complète, depuis quelques années, de toute critique digne de ce nom. Comme l'a déjà fait remarquer René Derouin, la scène est occupée par le commentateur, ou la louange des expositions de vedettes du monde du spectacle ; mais d'art « sérieux », savant, ou professionnel, point, sauf pour quelques rares artistes désormais consacrés ou pour les grands disparus. On invoque ouvertement le manque d'intérêt du public dans le cas des médias, alors que le désarroi critériologique a peut-être fait taire les critiques.

Le cabinet de curiosités

L'auteure met de l'avant, dès le départ, une très efficace métaphore : celle du « cabinet de curiosités » des princes érudits de la Renaissance. Ces ancêtres des musées contenaient peu d'œuvres d'art mais plutôt des échantillons de matières diverses, des instruments ingénieux à saveur scientifique, des objets étranges rapportés de voyages, etc. Ils n'étaient accessibles qu'à un cercle d'initiés, proches du prince, et le bon peuple n'y aurait sans doute trouvé que peu d'intérêt. Si bien que lorsque les propriétaires en difficulté financière, à la suite du krach vécu à Florence au XVI^e siècle, voulurent monnayer leurs collections, il leur fut à peu près impossible de trouver preneur. Ce qui rappelle des problèmes assez similaires à la Banque d'œuvres d'art du Canada, lorsqu'elle voulut se départir d'œuvres qui ne se louaient pas, il y a quelques années.

Les Saisons Sullivan
Printemps : Andrée-Maude Côté
Photo : Marion Landry
© Françoise Sullivan avec l'aimable autorisation de la Galerie de l'UQAM



Sens, signification et théorie

Bien entendu, les musées et les centres d'artistes de notre époque sont en principe ouverts au public, mais même là où le coût d'entrée n'est pas trop élevé, ce serait encore le « sens » qui demeurerait inaccessible.

Je note que Sylvie Lacerte utilise plutôt le mot « signification » et voudrait voir les œuvres rendues « lisibles ». Au risque de paraître finasser, je crois voir une distinction entre sens et signification : le premier préservant une globalité pouvant être perçue et comprise par des voies non discursives, soit émotive, poétique, ou hédonique telle que le philosophe Richard Schusterman l'a défendue. Henri Barras décrit également ce type d'appréhension des œuvres dans son livre *De l'art cuit à l'art cru* paru récemment (*Spirale*, n° 216). Le terme « signification », quant à lui, appelle précision, raison, et surtout explication langagière. Serait-il exagéré d'avancer qu'il convient mieux à la théorie artistique ?

Théorie fragilisée par la fragilité même des sciences humaines et l'usage élastique qu'on y fait parfois de concepts scientifiques, virant facilement à ce que Pierre Bourdieu

(s'adressant aux étudiants de l'École des beaux-arts de Nîmes en 2000) appelait « des abus de pouvoir qui consistent à imposer, à des esprits peu armés, des problèmes et des constructions théoriques plus ou moins fantastiques dont j'ai trouvé trace dans l'obscurité de certaines [de vos] questions ».

Ce sont en effet dans les écoles de beaux-arts ou les départements universitaires, fréquentés à la fois par les futurs artistes et les aspirants commissaires, que se forme le consensus théorique avant même l'engagement professionnel des étudiants. Le passage par le canal académique est un facteur d'unité théorique et, de surcroît, le premier brevet de légitimité avant la consécration éventuelle par le Musée.

Ce consensus servira par la suite à promouvoir certains artistes dans le réseau comme à maintenir les indésirables hors champ. Nous ne sommes toujours pas loin du cabinet de curiosités réservé aux *happy few*.

La crise dans la crise

Sylvie Lacerte refuse pourtant de se laisser aller au pessimisme devant le dur constat qu'elle établit méthodiquement et à mots feutrés. À l'inté-

rieur de la crise de l'art contemporain, c'est à la crise de la médiation qu'elle choisit de s'attaquer. De ce point de vue, son ouvrage est exemplaire, grâce aux nombreuses études de cas très fouillées faites sur le terrain, au Québec, au Canada, en France et aux États-Unis. Sa recherche aboutit à une proposition « d'éthique de la médiation » en art contemporain, c'est-à-dire essentiellement une fonction de responsabilité que s'imposeraient les pouvoirs publics. Il n'est donc pas question de préserver l'actuelle hiérarchisation du savoir, allant du haut vers le bas, ou de verser dans le prosélytisme ; il faudrait plutôt une entreprise de développement du sens critique et de la pensée par la discussion, ce qui n'exclut nullement l'apport de l'histoire sans laquelle on perd tout repère. Cela irait de l'ouverture de chemins vers l'art (et non du simple bricolage) que pourrait ouvrir l'école dès le primaire, à l'accueil par les musées des communautés de proximité, au delà des habituels publics scolaires et touristiques, dans une perspective d'échange et non d'imposition. Cette démarche ne devrait pas être laissée aux seules initiatives locales et il y faudrait une volonté politique générale.

On peut toujours espérer. ☺